

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean RENOUVIN

Une brebis perdue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 211-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE BREBIS PERDUE

La réunion allait très bien.

M. le curé qui était resté au dehors pour inviter à entrer tous les indécis qui s'approchaient, passait de temps en temps un visage rayonnant par la porte entr'ouverte.

Les deux ou trois cents auditeurs pressés dans la grande « salle » du presbytère écoutaient sagement.

Des applaudissements peu fournis, mais suffisants pour encourager les orateurs, partaient par intervalle du coin où le vicaire se tenait avec quelques fidèles

Sur l'estrade en sapin, trois hommes étaient assis qui constituaient le bureau. Ils serraient leurs mains jointes entre leurs genoux et leur regard s'embarrassait de tous ces yeux levés vers eux.

Un journaliste du chef-lieu venait d'achever son discours et de démontrer avec véhémence que le premier devoir de toute personne intelligente était de soutenir de son aide et surtout de sa bourse la presse qui luttait contre les odieuses feuilles maçonniques.

Bien qu'il eut essayé de l'animer par quelques gestes écourtés, la péroraison de cet homme de plume ne fut pas accueillie avec entrain.

Tous ces paysans qui lisaient avec le même intérêt la feuille vieille de trois mois ou le journal du matin, étaient fort indifférents.

Cependant les membres du bureau applaudirent encore deux ou trois grands coups, par politesse.

La parole était à M. V..., avocat.

Par sa manière aisée de se pencher, sur la petite table entre les deux bougies, dont les flammes dansaient au vent de ses gestes, il découvrit tout de suite une grande habitude de la parole, et conquit les suffrages des gens considérables assis au premier rang.

Avec beaucoup d'élégance et quelques appels pathétiques au patriotisme et à l'intelligence des auditeurs, il démontrait dans une première partie que l'union des braves gens est plus que jamais nécessaire. Dans une seconde partie il affirmait que M. L. , qui était assis là, au premier rang, était le brave homme par excellence ; il apostrophait fièrement tous les mécréants du bourg et d'ailleurs, les mettant au défi de dénier à M. L... son titre d'honnête homme, et par une éloquente amplification il concluait que tous les assistants devaient voter pour ce brave M. L...

M^e D... ayant terminé sur un geste bien envolé alla se rasseoir sur un côté de l'estrade.

Les trois notables du bureau claquèrent de nouveau leurs mains ouvertes. Il y eut quelques applaudissements dans la salle où M. L... comptait de chaudes sympathies. M. le vicaire lança un « très bien » et applaudit très haut par dessus la tête de son voisin. Il tint à claquer le dernier bravo par politesse pour M. D... qui était venu de F... pour la circonstance.

Cependant il ne sentait pas autant d'enthousiasme qu'il aurait cru . Il s'accusa de manquer d'ardeur et voulut tâter son voisin. C'était un vieux fermier qui tirait à grosses bouffées régulières sur un petit brûle-gueule roussi.

— Hein Guillaume ! en voilà un qui sait causer.

— Pour sûr, lâcha prudemment Guillaume dans une épaisse bouffée.

— Et il n'a pas peur de dire la vérité.

— Il n'a pas peur, sûr, répondit le vieux fermier en hochant du menton. Mais tout de même, m'sieur le vicaire, m'est avis, sauf votre respect, que le gouvernement, voyez-vous, c'est toujours votre gouvernement ; c'est toujours lui le plus fort. Vous êtes jeune, vous, m'sieur le vicaire, mais j'ai vu ça bien des fois, mé !

Et Guillaume tirant sa pipe du coin de sa bouche, cracha entre ses deux pieds et essuya le plancher avec soin, du grattement de sa semelle à clous.

Un tout jeune homme avait escaladé l'estrade. Ses moustaches dressaient en l'air de fines pointes ; son veston, piqué d'une large fleur à la boutonnière, s'entr'ouvrait sur un gilet gris-clair. Il parlait d'une voix claironnante, avec un regard insolent, accentuant dans l'air de son poing fermé la violence de ses phrases.

M. le curé s'inquiéta. D'où venait ce nouvel orateur qui prenait la parole sans s'être annoncé ?

Dès les premiers mots il respira : ce n'était pas un adversaire.

M. D... avait très bien parlé, mais il n'avait pas tout dit, déclara le jeune Monsieur. L'union devait se faire, sans doute, mais pour quelque chose et contre quelque chose. Il était utile de s'unir pour la conquête du pouvoir et par tous les moyens que l'on pouvait avoir, il fallait lutter et de toute ses forces.

M. D... avait déclaré que M. L..., le candidat, était un brave homme, le fougueux jeune homme « s'honorait » lui aussi de rendre cet hommage à M. L... Mais il craignait que précisément parce qu'il était un brave homme, M. L... ne fut un timide. Eh bien ! des timorés, des modérés, on n'en voulait plus. On en avait assez. Plus de transaction. Il fallait

que les catholiques reprennent leurs biens, le fusil à la main ! Lui ne pratiquait pas, mais il servait l'Eglise parce qu'il était patriote. Il voulait que l'Eglise fut forte sur le terrain politique. Formons donc un parti politique. Que tous les curés commandés par leurs évêques se mettent à la tête des groupes fidèles et l'on verra si d'un formidable élan on ne jettera pas dans la boue cet infâme gouvernement maçonnique.

L'auditoire resta très froid.

M. le curé, les sourcils froncés, bougonnait :

— J'avais bien besoin de cet énergumène !

Personne n'osait protester : on toussait beaucoup.

Soudain une voix claire, une voix d'enfant cria : « A bas la calotte ».

On se rua vers le milieu de la salle, d'où était parti le cri. Et M. le curé vit paraître, enlevé à bout de bras par deux forts gaillards, blanc comme un linge, les dents serrées avec un air grave de martyr... le petit Pierre Bonjean, le meilleur garçon du patronage.

On le tirait vers lui, à travers la salle houleuse, bruyante d'injures, de questions qui se croisaient, de cris de surprise.

Le petit jeune homme sur l'estrade souriait d'un air supérieur en effilant sa moustache.

Il passa auprès du prêtre qui lui dit d'un ton plus attristé que grondeur :

— Comment ! toi, petit malheureux ?

D'une rude poussée, les deux gars qui l'avaient empoigné le jetèrent par la porte ouverte qui retomba...

Il s'abattit sur les genoux et resta là sanglotant, immobile, le front contre une pierre. Puis il se releva et s'en alla par le chemin vers sa maison.

Il pleurait dans la nuit.

C'était lui Pierre Bonjean, le petit Pierre, qui priait encore si bien aux vêpres l'après-midi de ce même jour ; c'était lui qui avait jeté ce cri stupide de voyou.

Depuis longtemps, le jeune instituteur qui lui faisait la classe s'intéressait à lui, le croyant si pieux et si intelligent. Il le gardait parfois pour causer un peu et toujours lui répétait la même chose :

— La Religion, vois-tu, petit, ce n'est qu'un instrument de domination.

— Non, monsieur, répondait Petit Pierre obstinément : la Religion, ce ne peut être cela. Je ne suis pas instruit comme vous, mais il y a de bien belles choses dans mon catéchisme et dans mon évangile.

Et pourtant ce soir, le petit Monsieur à la voix claironnante avait dit la même chose que l'instituteur ; ce qu'il réclamait pour l'Eglise c'était le pouvoir politique. Et il avait dit que ceux qui faisaient espérer aux hommes au nom du Christ une société de justice et d'amour étaient des hérétiques.

Pièce à pièce, petit Pierre avait senti sous cette parole violente tomber ses convictions, ses espoirs, ses amours, et quand la voix s'était tue, une tristesse noire emplissait son cœur. Il ne savait d'où, du plus profond de lui-même un courage désespéré lui était venu avec une révolte amère, et il avait crié : « A bas la calotte ! »

Il s'en allait maintenant brisé d'une étrange fatigue, par le chemin qui conduisait à sa maison.

Les nuages avaient recouvert la lune, et une pluie fine mouillait l'ombre.

Les sanglots s'épuisaient dans sa gorge. Il s'arrêta, sécha ses yeux, étouffa dans son mouchoir un dernier spasme et, tourné vers le bourg, il murmura :

« Menteurs... menteurs ! »

Puis il brossa ses genoux et, se raidissant, il parti d'un pas décidé.

Le Christ du carrefour l'attendait les bras ouverts et la tête penchée vers son cœur par le poids de la couronne d'épines.

Mais il passa sous le calvaire sans ôter son chapeau.

Et le Christ d'un regard désolé vit s'éloigner dans la nuit cet enfant que l'on avait trompé en lui donnant de la religion une idée étroite et fausse.

JEAN RENOUVIN, étudiant.